Les psychoses infantiles : du langage à l'incorporation

Jean-Claude Quentel

▶ **To cite this version:**

Jean-Claude Quentel. Les psychoses infantiles : du langage à l'incorporation. Thérapie psychomotrice, 1989, Psychoses, 84, pp.3-16. halshs-01228852

HAL Id: halshs-01228852
https://shs.hal.science/halshs-01228852

Submitted on 13 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES PSYCHOSES INFANTILES :

DU LANGAGE A L'INCORPORATION

Jean-Claude Quentel

Le rapport que l'enfant psychotique entretient avec le langage a toujours été et demeure un trait essentiel du tableau clinique sur lequel on s'est appesanti. D'abord, bien évidemment, parce que l'utilisation très particulière du langage que manifeste cet enfant a été abondamment décrite, au point qu'on en a fait un des symptômes majeurs d'une telle pathologie, permettant même de porter un pronostic sur l'avenir de la personnalité de l'enfant psychotique. Ensuite et surtout, parce que la pensée occidentale tend depuis ses débuts à identifier la rationalité, c'est-à-dire ce qui fonde le fait humain dans sa spécificité avec le langage. Et telle est notamment en France, la substance même de la théorie de Jacques Lacan avec la prévalence qu'elle confère au signifiant et à la catégorie du Symbolique: c'est dans les seuls aléas de l'assignation du sujet, enfant ou adulte, à cet ordre Symbolique, éminemment linguistique selon lui, que peut se comprendre la psychose.

La théorie de la médiation, à laquelle, je me référerai explicitement dans ce travail, rompt avec un tel postulat. Jean Gagnepain qui, depuis plus de vingt ans, l'élabore à Rennes se fonde pour asseoir cette rupture sur une clinique qui ne se réduit pas à la psychose et à la névrose, mais inclut les aphasies et ce qu'on appelle des atechnies, c'est-à-dire des pathologies de l'outil ou du faire dans ce qu'il a de proprement humain[1] . Les

---

1. Tout comme celle de Jacques Lacan, l'œuvre de Jean Gagnepain est essentiellement orale. En dehors de ses séminaires, le seul ouvrage publié à ce jour demeure le premier tome de *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, tome I, *Du Signe, de l'Outil* (Paris et Oxford, Pergamon Press, 1982). La publication du deuxième tome, consacré à la personne et à la norme, devrait survenir prochainement.

Par ailleurs, trois revues s'inscrivent actuellement dans le champ de la théorie de la médiation. Il s'agit de: -

- *Tétralogiques* (Presses Universitaires de Rennes 2),
- *Anthropo-logiques* (BCILL, Peeters, Louvain-la-Neuve),
- *Ramage* (Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale. Presses de l'Université de Paris Sorbonne).

Cette dernière revue vient de sortir un numéro spécial (Mage 1), dû à Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut qui a le mérite de présenter succinctement et clairement les principes essentiels de la théorie de la médiation.

psychoses constituent pourtant déjà un champ privilégié pour entériner un tel dépassement du logocentrisme, en tant qu'elles obligent à saisir que le langage n'est pas, en l'occurrence, spécifiquement concerné et qu'il fait précisément symptôme de quelque chose d'autre qui ne s'y réduit pas.

Dans la présente contribution, je me proposerai dès lors de parcourir sommairement l'itinéraire qui conduit du langage à cet "autre chose", lequel, en ce qui concerne l'enfant, sera désigné comme étant le corps ou, plus exactement, le soma. Le processus d "'incorporation", selon le terme de Jean Gagnepain, en sera au principe. Les termes du passage constitueront les deux premiers moments de cet exposé. Mais si l'incorporation se trouve invoquée dans les psychoses infantiles, et surtout dans l'autisme, l'originalité même de ces "psychoses infantiles" est à affirmer: elles ne seraient pas, en effet, réductibles aux psychoses adultes dont la causalité est autre. Tel sera en fait le dernier point traité ici.

1) Psychose infantile et langage .

Il est indéniable que le langage de l'enfant psychotique présente une originalité, au sens où à travers lui peut déjà se lire la pathologie. Il peut tout d'abord être absent, dans la mesure où l'enfant n'exprime rien qui soit compréhensible dans une interlocution: il se tient à un mutisme dont tout par ailleurs nous indique, plus ou moins clairement, qu'il ne met pas foncièrement en cause la capacité même de parler, mais uniquement l'usage qui peut en être fait dans le cadre des échanges. Lorsque le langage, ensuite, est évident, il manifeste des particularités dont il nous est proposé un véritable inventaire: au premier rang de celles-ci, on place régulièrement l'utilisation défectueuse des pronoms personnels et notamment, en français, du "je" pour se désigner soi-même dans l'interlocution.

Si une indéniable corrélation existe entre psychose infantile et troubles du langage, il reste à préciser la nature du rapport qui les lie. A tirer d'une corrélation, quelle qu'elle soit, une conclusion trop rapide, on risque fort, en vérité, de prendre des vessies pour des lanternes. L'expérience régulièrement nous le rappelle, tandis que la clinique, forte de l'enseignement de la psychanalyse, nous oblige à saisir que dans le domaine dit des "sciences humaines", la cause participe toujours d'un autre ordre de réalité que l'effet qu'elle produit.

D'autant que cette corrélation est toute relative: ainsi est-il manifestement faux d'affirmer que tout enfant psychotique se signale par une utilisation erronée des pronoms personnels. Bien des enfants psychotiques disposent du *je* et du *tu* et les utilisent apparemment à bon escient. La question demeure pour autant: qui parle là? Elle est particulièrement pertinente concernant ceux qui proposent à la fois les questions et les réponses et paraissent ainsi se résoudre en personnes multiples.

N'importe quelle production de l'enfant psychotique, lorsqu'il parle, nous prouve à vrai dire qu'il dispose sans aucun doute de la capacité de langage et que seule l'utilisation qu'il en fait est à questionner. Je n'en prendrai pour exemple que deux des caractéristiques fréquemment retenues dans le langage du psychotique, enfant ou adulte d'ailleurs, à savoir ce que l'on dénomme classiquement "néologisme" ou "coq-à-l'âne". Le néologisme,

d'abord, requiert une créativité, celle-là même que les linguistes mettent au fondement du langage dans ce qui le spécifie. Du reste, on peut en partie le faire équivaloir à la fameuse "faute" qui révèle chez l'enfant "normal" une systématisation, c'est-à-dire finalement une logique. Mais contrairement à ce qui se passe chez ce dernier, la "faute" ici ne s'amende pas, autrement dit ne reçoit pas de sanction sociale, ce dont il convient dès lors de rendre compte.

Le "néologisme", de même que la "faute" qu'on reconnaît à l'enfant, atteste par-delà la dépréciation dont ils font tous deux l'objet, d'une mise en rapports logiques. Ainsi Ferdinand de Saussure y lisait-il l'effet même du principe implicite de la quatrième proportionnelle, lequel déterminera par exemple la production d'un "glandier" (pour le chêne) ou d'un "raisinier" (au lieu de la vigne), comme de "ils sontaient" ou du notoire "vous disez". Nous sommes bien ici au-delà d'une liaison immédiate entre un son et un sens que manifesterait un simple étiquetage du monde, puisqu'il s'y joue l'application de règles, c'est-à-dire finalement l'abstraction même en son principe[2] .

Il en est de même des fameux "coq-à-l'âne" désignant la perte d'une sorte de fil du discours: les associations de sons et de sens qui opèrent, pourrait-on dire, "sauvagement", ne sont que l'expression de rapports fondés dans le seul langage et donc abstraits. En d'autres termes, l'enfant (tout comme l'adulte, de ce point de vue) met en œuvre *l'impropriété*, caractéristique spécifique du langage. En revanche, ce que le sujet énonce se trouve soumis aux seules lois du langage et se déploie dès lors en dehors de toute interlocution véritable: il pense, certes, mais en fin de compte "ça pense en lui", sans auteur et sans adresse réelle.

Plus encore, et quitte à heurter un esprit positiviste, il ne fait pas de doute que, même s'il n'émet rien l'enfant psychotique dispose du langage. Les psychanalystes l'ont depuis longtemps compris[3]. Il convient cependant, pour l'admettre, d'accepter, à partir précisément de la pathologie qui nous y invite fortement, de démêler la question du langage et celle de la langue[4] ou, plus exactement, dans la terminologie de la théorie de la médiation, de déconstruire dans le phénomène langage la *grammaticalité*, qui, avec le déterminisme du signe, le fonde spécifiquement, et la *langue*, laquelle ressortit à un autre principe d'explication dont on ne saisit alors que la simple retombée, ou l'incidence, sur le langage. Cet autre principe, je le nommerai provisoirement principe d'altérité et je me contenterai donc de souligner ici que parler le monde, fût-ce à quelqu'un, n'est pas la même chose que le parler avec quelqu'un.

Somme toute, Freud déjà nous indiquait la nécessité d'une telle déconstruction, lorsqu'il soulignait l'universalité du symbolisme du langage, "notion originelle" et donc

---

2 . *Cf.* Quentel J.C. A propos de "l'acquisition du langage": rétrospective bibliographique et perspectives théoriques et cliniques, *Tétralogiques*, 1987, 4, *Enfant, langage et société*, P.U Rennes 2, p. 11-27.

3 . Ainsi Octave Mannoni avance-t-il que "les enfants mutiques, qui ne prononcent aucun mot, possèdent le langage" (l'enfance linguistique, in *Un commencement qui n'en finit pas*, Paris, Seuil, 1980, p. 86).

4 . *id*., p. 85.

non apprise[5] , non réductible à la langue dont l'enfant précisément s'imprégnera. Pour faire bref et donner apparemment dans le paradoxe en visant cependant à l'essentiel, je dirai que la langue n'est pas foncièrement une affaire de mots. De ces mots, c'est-à-dire finalement de la structure du langage, le psychotique dispose, même s'il n'en livre rien.

La cause de son absence de langage ou de l'organisation très particulière de ses énoncés est à chercher ailleurs que dans le langage lui-même. Il n'est pas nécessaire, en vérité, qu'il émette verbalement quoi que ce soit pour nous faire apparaître, dans ce qu'il nous révèle par exemple de sa compréhension de notre propre langage ou des situations d'une manière générale, ce décollement de l'immédiat qui requiert l'abstraction du signe et son essentielle impropriété. Le langage, en l'occurrence, ne fait que symptôme et, j'ajouterai, symptôme parmi d'autres et très exactement au même titre. Il s'agit par conséquent de s'inscrire ici en faux contre toutes les théorisations qui, nous venant régulièrement d'Outre-atlantique, veulent rendre compte au niveau même du langage et de la pensée du trouble de l'enfant psychotique. Mais il importe également de rappeler à certains la césure que Lacan fut obligé d'introduire à l'intérieur même du champ de l'Autre entre l'Autre du langage et l'Autre de la Loi: le psychotique se distingue précisément par son échec au niveau du second et son accès au premier (et ce n'est pas une affaire d'étapes).

- 3 -

L'enfant autiste paraît pourtant pouvoir infirmer ce raisonnement : il semble fréquemment, lorsqu'il émet quelques énoncés, ne pas participer du langage au sens de la grammaticalité. On relève chez lui comme une absence d'impropriété, c'est-à-dire finalement de relativité de l'élément de langage, lequel va apparemment confiner à l'étiquetage le plus strict. Le mot tend en effet à désigner une chose précise et paraît totalement lié à la situation. Il semble ne pas pouvoir s'appliquer à une autre réalité que, dans notre langue, nous désignerions pourtant de la même façon en exploitant l'impropriété dont nous sommes implicitement capables.

L'objection est seulement apparente. A y regarder de plus près, on peut expliquer le fonctionnement particulier que manifeste ici l'enfant autiste en se rendant compte que l'élément de langage, quel qu'il soit, ne peut pour lui d'aucune manière être mis en commun, partagé et donc laisser prise à un rudiment de négociation. Il fait preuve d'une fixité qui a pour effet, dans le langage, d'obliger le mot à n'avoir qu'un sens, celui qu'il lui confère et dont il n'admettra la moindre variation. Pour autant, il dispose de ce "symbolisme" irréductible à la langue qu'évoquait Freud et demeure capable d'impropriété.

En effet, il est d'observation courante que l'enfant autiste opère, comme l'a énoncé le premier Léo Kanner, des "métaphores" dans le temps même ou il fige les mots dans un certain sens. Il n'y a "métaphore", déplacement par rapport à ce qui est en fait le sens statistiquement le plus attesté, que dans la mesure où l'impropriété est implicitement en œuvre et où se trouve dépassé le simple étiquetage d 'un monde demeurant immédiat. En

---

5 . *Moïse et le monothéisme* - 1939 - Paris, Gallimard, 1948, p. 133. Le symbolisme du langage, "qui semble certainement inné (...) est familier à tous les enfants sans jamais leur avoir été enseigné, écrit Freud. Malgré la diversité des langues, ce symbolisme est le même chez tous les peuples" (*id*., p. 177).

même temps cependant, le langage se trouve comme immobilisé dans l'expression même de son impropriété, à travers un usage précis qui ne saurait se partager.

Le même fonctionnement se repère au niveau de la phrase. L'enfant autiste tend fréquemment à offrir une sorte de phrase toute faite, dont une partie seulement répond à la conjoncture. La phrase, comme figée, ne saurait être soumise à un jeu de décomposition - recomposition dont le sujet est, intrinsèquement capable, mais qui ouvrirait à une marge d'incertitude dans l'interlocution proprement intolérable. Tel est ce phénomène de l'"écholalie retardée" qu'avait signalé Kanner et que Panayotis Kantzas, récemment, a appelé le "ready-made" ou le pré-formulé[6] .

Toujours le langage de l'enfant autiste se trouve comme figé, mais très exactement de la même manière que son activité, son mode d'être et son vouloir. Il tend en fait à maintenir la totalité de son environnement dans l'immutabilité. L'explication d'une telle conduite n'est dès lors pas à chercher dans le langage lui-même, mais bien dans cette incapacité de changement qui n'est pas sans nous impressionner. En d'autres termes, il faut, au-delà du symptôme qui se traduit entre autres au niveau du langage, interroger cette incapacité.

2) Incorporation et appropriation.

Tout dans l'autisme infantile - au niveau duquel je vais pour l'instant demeurer pour asseoir mon analyse - se trouve appréhendé sur le mode de l'immutabilité, d'un "sameness behavior" inscrivant du même coup le monde dans une sorte d'intemporalité. Le langage y est alors soumis au même titre que le faire, le désir et l'être lui-même. Pour la théorie de la médiation, serait ici concerné quelque chose de l'ordre du positionnement du sujet. Encore convient-il de s'accorder sur la portée de ce terme de sujet : Jean Gagnepain le lie conceptuellement à un processus précis, dit d' "incorporation".

Kanner, auquel on doit la notion d'autisme infantile précoce, a mis d'emblée en évidence ce fonctionnement particulier par lequel tout se trouve ramené à de l'immuable. C'est d'ailleurs lui qui l'a dénommé "sameness behavior". Cette caractéristique, reconnue depuis par tous les cliniciens, s'offre également comme le trait essentiel, le principe fondamental de l'autisme: les choses ont une place et tout ce qui a une certaine importance pour l'enfant ne doit en aucun cas changer, c'est-à-dire se modifier ou simplement même se déplacer.

Le "sameness behavior" demeure pour autant à expliquer, si tout chez l'enfant autiste y ramène. Pourquoi le monde doit-il là demeurer toujours identique à lui-même, dans la plus stricte acception du terme "identique"? En tout cas, si ce monde ne propose pas toujours les mêmes repères, on observe chez l'autiste un déclenchement corrélatif d'angoisse ou d'agressivité. Il est certain que l'enfant se situe dès lors dans un type très particulier de rapport à la réalité.

Le refus de tout changement, le maintien permanent d'une sorte de statu quo,

---

6 . Kantzas P. *Le passe-temps d'un dieu. Analyse de l'autisme infantile*, Paris, Dialogues, 1988.

manifestent indéniablement cette nécessité d'une coïncidence (c'est-à-dire finalement d'une non-différenciation) du monde avec l'enfant autiste, avec son être même. L'enfant ne peut exister qu'en étant physiquement, le plus immédiatement possible, à l'exacte mesure du monde qui l'enclot : les choses ont en fait une place précise et si elles viennent à disparaître — c'est-à-dire à changer — en même temps que les repères qu'elles offrent, c'est son être même qui s'évanouit avec elles. Ces repères supportent bien, par conséquent, quelque chose de l'identité même de l'enfant autiste. Celle-ci n'a finalement pas d'autre définition.

Ce "sameness behavior", auquel sont à imputer les caractéristiques du langage de l'enfant autiste, questionne en dernière analyse le procès de subjectivation, lequel ne se serait pas ici effectué. On pourrait dire que l'enfant autiste cherche à exister en étant quelque chose parmi les choses qui l'entourent, dont il ne se dissocie précisément pas. D'où la quête éperdue d'une constance, d'une persistance de ce qui nous apparaît comme son milieu environnant. Une frontière n'opère pas, celle-là même qui autorise la délimitation du moi et du non-moi au niveau le plus immédiat.

En d'autres termes, dans l'autisme infantile, on ne relève aucune trace de ce noyau de résistance autour duquel l'homme commence par concentrer son être. Ce noyau, qui fonde du même coup un environnement distinct du sujet, bien qu'en constante interaction avec lui, permet de comprendre ordinairement, c'est-à-dire chez l'enfant "normal", le paradoxe apparent d'une fermeture sur soi et d'une ouverture totale au milieu et à autrui. L'effet de centration que ce noyau réalise fonde, jusqu'à un certain point, une résistance à la pénétration de l'autre (d'où cet "égocentrisme" mal nommé qu'on a souvent reproché à l'enfant) en même temps qu'il permet son envahissement total dès lors que le sujet se trouve entièrement pris dans une relation (l'influençabilité bien connue de l'enfant déterminerait alors ce qu'on pourrait nommer ici un "exocentrisme")[7] .

- 2 -

Cette frontière première et immédiate, autorisant la délimitation directe de ce qui est moi et non-moi, nécessite par conséquent une clôture du corps sur lui-même. Autrement dit, une gestaltisation de l'individu est requise, celle-là même qui permet la constitution du sujet biologique (lequel doit être soigneusement distingué du sujet de la psychanalyse). Telle est l'essence du processus d'*incorporation* de Jean Gagnepain: au-delà de l'individuation fondée par la naissance, il constitue précisément la concentration même du corps, ou plus exactement du soma. Définissant des contours en posant le sujet physiologique, l'incorporation permet du même coup de distinguer, le plus immédiatement possible, encore une fois, un intérieur et un extérieur, un dedans et un dehors.

Quelles que soient leurs orientations théoriques, les observations cliniques sont toutes rapportables, concernant la psychose infantile et surtout l'autisme, à une absence d'incorporation au sens que je viens d'indiquer. Il n'y a plus ni intérieur, ni extérieur, ni dedans, ni dehors: la limite du soma est en cause[8]. Aussi bien, des expériences aussi

---

7 . *Cf.* Quentel J.C. *Le concept d'enfant: problèmes de genèse et d'histoire*, thèse de doctorat d'Etat, Rennes, 1989.

8 . Aussi Charles Quimbert propose-t-il de passer conceptuellement de l'autisme (terme irrecevable dans la mesure où il n'y a précisément pas d'*autos* possible) à l'*asomasie* (l'enfant d'aucune culture. De l'autisme à

diverses que la défécation ou les soins dentaires, par exemple, sont-elles facilement angoissantes pour l'enfant autiste dans la mesure où elles requerraient le fonctionnement de l'incorporation: ce qui pour nous n'est qu'orifice du corps devient l'occasion de la totale dissolution ou du véritable anéantissement d'un être que rien précisément ne fonde. De même, les phénomènes dits d' "auto-mutilation" (bien mal nommés, à vrai dire!) obligent à s'interroger sur la pertinence d'une limite de cet ordre.

Toutes les recherches contemporaines autour de la psychose infantile, et notamment donc de l'autisme, viennent soulever une problématique ramenant à cette incorporation. Il est toujours question de délimitation primitive du soi et du non-soi, de contenant, d'intériorisation, d'introjection, processus mis dès lors en défaut. Les travaux des auteurs kleiniens, notamment, mettent ainsi l'accent sur l'importance de la constitution d'une enveloppe psychique qui sera capable de contenir les objets internes[9]. Esther Bick évoque une "peau psychique" nécessaire pour délimiter un dedans au self et à l'objet et autorisant les mécanismes d'identification projective et introjective qui sont au fondement même de la vie psychique. A défaut d'un tel processus, l'enfant restera dans une relation de collage à un objet dépourvu de volume, et donc d'intérieur et d'extérieur : Esther Bick et Donald Meltzer évoquent à ce propos une "identification adhésive".

Le concept d'incorporation a pour fonction de rappeler la nécessité d'une délimitation première à partir de laquelle jouera une sorte de "contenant psychique" où la théorie de la médiation situe le soma. Pour que des mécanismes comme l'introjection et la projection interviennent, encore faut-il qu'une telle délimitation ait opéré. Du même coup, le processus d'incorporation va fournir à l'enfant "normal" le cadre de ce qui reste naturellement, immédiatement, le même, le semblable, le familier en fin de compte, au-delà des changements que le devenir ne cesse d'imposer.

Pour autant, la frontière que ce processus d'incorporation installe demeure immédiate et naturelle. Elle ne s'identifie pas à celle qui fonde l'échange véritable, dans lequel la délimitation apparaît totalement relative parce que foncièrement abstraite. En effet, l'échange au sens plein ne se situe pas *entre* les partenaires, mais *à l'intérieur* même de chacun d'eux: il suppose qu'ils se soient mutuellement ouverts à l'autre sans jamais s'y résoudre et sans parvenir non plus à annuler la différence qui les fonde. A cet égard, chaque protagoniste de l'échange n'est aucunement réductible au sujet que physiologiquement il ne cesse d'être, ni surtout assignable à une relation de sujets dans laquelle son être s'épuiserait.

En d'autres termes, je n'entre dans l'échange qu'à la condition déterminante d'avoir affirmé *implicitement* ma différence ou mon arbitrarité foncière en même temps que celles de l'autre auquel je m'adresse, quel qu'il soit. Ici, je me définis d'abord par le fait de n'être pas cet autre: à cette seule condition de m'être posé comme différent, comme non

---

l'asomasie, *Tétralogiques*, 1987, 4, *op. cit*., p. 61-97. *Cf.* également l'article de C. Quimbert dans ce même numéro).

9 . cf. notamment Houzel D.. L'évolution du concept d'espace psychique dans l'œuvre de M. Klein et de ses successeurs, in Gammil J. et coll. *M. Klein aujourd'hui. Hommage à l'occasion du centenaire de sa naissance*, Césura Lyon éd. 1985, coll. psychanalyse.

réductible à la relation dans laquelle je me trouve pris, je peux véritablement faire mien, c'est-à-dire m'approprier, pour faire valoir ma mise et aussitôt négocier dans le moindre des échanges. Ainsi, doit-on prendre la parole (en se déprenant d'ailleurs de celle d'un autre ou de plusieurs autres), pour s'inscrire dans un échange de langage, au niveau duquel persistera toujours du malentendu, du fait même des singularités qui s'affirment.

Jean Gagnepain distingue à cet effet la *personne*, déterminisme spécifique du fait social et de l'échange véritable, du *sujet* seul qui s'inscrit, certes, chez l'enfant dans le social, mais ne fait que s'en nourrir ou s'en imprégner, sans à proprement parler en participer, ni y contribuer[10]. Alors que le sujet s'instaure du fait de l'incorporation, la personne se fonde sur une arbitrarité foncière ou, en d'autres termes, sur une absence nécessitant cette excentration à laquelle Lacan en appelait. La personne seule connaît l'appropriation; le sujet ne fait que cumuler. La délimitation ou la frontière qui opère dans la première ne peut être du même ordre que celle qui se fait jour au niveau du second: la personne est elle-même un faisceau de relations.

3) L'originalité des psychoses infantiles.

L'enfant, d'une manière générale, se définit précisément pour la théorie de la médiation comme celui qui n'a pas encore accédé à la personne et à l'arbitrarité qui la fonde. Son rapport au temps, à l'espace, à des notions comme le hasard, la probabilité, la mort, l'infini ou la proportion, met en évidence une impossible relativisation que seule cette arbitrarité autorise[11]. Pour autant, on ne réduira pas son être à un simple développement: l'enfant s'inscrit indéniablement dans l'histoire, mais exclusivement dès lors dans l'histoire de l'autre, qu'il ne peut contester avant la période de l'adolescence.

Participant, par procuration, de la personne dont il n'est dès lors que l'une des dimensions, l'enfant se trouve en quelque sorte toujours "porté culturellement". Cette particularité n'hypothèque cependant pas sa capacité à structurer un désir qu'il ne s'agit justement pas, pour Jean Gagnepain, de confondre avec la personne: l'enfant connaît l'interdit, c'est-à-dire cette dimension de perte fondatrice du désir proprement humain[12]. Il reste que la situation originale de cet enfant oblige à reconsidérer ce qu'il en est chez lui de la psychose .

Dans les psychoses qui se font jour chez l'adulte, c'est essentiellement la personne, et non le sujet, qui se trouve en question. Quelque chose défaille là dans le registre de l'altérité, dans la dimension même de cet autre en soi qui permet l'échange. Ainsi la schizophrénie traduit-elle comme une sorte de réification de ce qui fonde l'être dans sa particularité, dans sa singularité, c'est-à-dire comme une contingence poussée à son

---

10 . En fait, pour la théorie de la médiation, le sujet demeure dans la personne comme le premier moment de la dialectique où elle se fonde. La personne, en quelque sorte, présuppose le sujet. Encore faut-il que cette dialectique opère, ce qui n'est précisément pas le cas chez l'enfant.

11 . *Cf.* Quentel J.C. *Le concept d'enfant... op. cit*.

12 . On notera au passage qu'une telle dissociation de la personne et du désir (ou de ce que la théorie de la médiation appelle la norme) offre un éclairage nouveau sur les fameuses questions, fort controversées actuellement, de la "demande" de l'enfant et de la spécificité de la psychanalyse d'enfant.

paroxysme. A l'inverse, le paranoïaque ne se dissocie plus des interlocuteurs qu'il se donne et vise finalement une totale convergence avec eux, malgré les apparences où ne se lisent que les formes de compensation de son trouble. La nécessaire dialectique de l'être entre la divergence et la convergence, la particularisation et l'universalisation, n'opère plus[13] .

Mais si l'enfant ne dispose pas de cette capacité qui *institue* l'homme, au sens où il participe et contribue à la société, on ne saurait confondre la pathologie qui se fait jour à ce niveau chez l'adulte et celle qui apparaît chez l'enfant. Aussi, situer la problématique de la psychose adulte au niveau de la personne et celle de la psychose infantile - tout au moins de l'autisme infantile - au niveau de l'incorporation, et donc du sujet, revient à affirmer la nécessité d'une distinction des deux types de pathologie. On ne se trouve pas en présence des mêmes déterminismes: les processus en jeu apparaissent différents. Il convient par conséquent de ne pas se laisser abuser par les mots; il est loin d'être certain, à vrai dire, qu'on soit en droit d'employer le même terme de "psychose" dans les deux occurrences.

Pourtant, telle n'est pas la tendance d'un certain nombre de cliniciens contemporains qui visent à retrouver chez l'enfant de 3-4 ans la même structure que celle du fameux Président Schreber. Or, quelle que soit l'identité partielle des symptômes, si les processus en jeu chez l'enfant et chez l'adulte sont distincts, l'explication du trouble sera obligatoirement différente. C'est somme toute à un raisonnement du même ordre que se trouvait conduit Jacques Lacan, dont prétendent pourtant s'inspirer les auteurs prônant l'assimilation totale: dès ses premiers séminaires, il soulignait à quel point le diagnostic de psychose chez l'enfant est discuté et discutable. Et il ajoutait qu'en tout état de cause la psychose n'est pas du tout structurée de la même façon chez l'enfant et chez l'adulte[14].

La non-distinction ne peut être finalement soutenue qu'au prix d'un positionnement théorique rigide et, surtout, au mépris de ce que la clinique donne à voir à travers les diverses manifestations découlant de l'absence d'incorporation, précisément dissemblables par rapport à celles observables chez l'adulte. Il est vrai également que ce défaut de distinction découle logiquement d'une certaine interprétation du concept psychanalytique de "sujet", lequel ne tient justement aucun compte de l'âge, ni, par conséquent de la différence adulte-enfant. Pour autant, est-ce si sûr, comme le formule Patrick Valas dans un article intitulé fort à propos "Qu'est-ce qu'un enfant ?", que ce dernier soit un "sujet à part entière"[15] ? La différenciation que propose Jean Gagnepain entre le sujet (dans un tout autre sens, par conséquent) et la personne, en même temps que la dissociation de registres d'analyse, notamment ceux de la personne et du désir, permet de sortir de toutes ces ambiguïtés.

13 . Ainsi, le phénomène de l'hallucination auditive du paranoïaque traduit-il 1'impossible appropriation d'une parole dont on peut pourtant constater à l'occasion qu'elle émane de lui.

14 . *Le Séminaire*, livre 2, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 127. Somme toute, concluait là Lacan dans un propos qui paraît toujours d'actualité, sur la psychose de l'enfant, "la plus grande confusion règne encore" (id. p. 128).

15 . *Analytica*, 1987, 51, p. 97-103, Navarin éd.

S'il me paraît assuré que la psychose infantile n'est pas structurée de la même manière que chez l'adulte (ce qui n'est pas le cas de la névrose, même si elle prend chez l'enfant une allure particulière, du fait précisément de la situation qui est la sienne), qu'elle vient donc questionner la problématique du sujet et non celle de la personne, il reste à rendre compte des différentes formes de "psychose" qui s'observent chez l'enfant. Sont-elles toutes rapportables, notamment, à l'explication que j'ai fait valoir surtout pour l'"autisme infantile", à savoir l'incapacité à mettre en œuvre un processus d'incorporation?

Dans un domaine aussi controversé que celui des psychoses infantiles, du fait des enjeux qu'il dégage et des passions qu'il soulève entre des positions dites, d'une part organicistes, voire organogénétiques, d'autre part psychogénétiques, il convient d'avancer avec prudence. On ne se tient finalement, dans un cas comme dans l'autre, qu'à un seul principe explicatif auquel tout se trouve ramené dans une visée réductrice. Or, il paraît difficile de faire appel à une seule causalité rendant compte de toutes les occurrences, pour autant, du moins, qu'on s'accorde à y reconnaître une forme réelle de psychose infantile.

Ainsi, l'absence du processus d'incorporation peut-elle être comprise comme la non-actualisation d'une capacité virtuelle ou, au contraire, comme un défaut de l'organisation biologique elle-même. Nul doute que bon nombre de cas renvoient à cette seconde hypothèse, surtout dans l'autisme infantile précoce. On conviendra alors que si l'enfant n'est qu'une dimension de la personne, laquelle n'est elle-même qu'un faisceau de relations, une telle atteinte affectera l'ensemble de la famille, laquelle devient en quelque sorte malade de cet enfant. Le méconnaître, c'est finalement laisser le champ libre au comportementalisme qui fleurit actuellement dans ce domaine.

Si, par ailleurs, l'enfant n'est qu'inscrit dans l'histoire de l'autre, il ne peut conférer un sens à ce qu'il vit qu'au travers du rapport dans lequel il est pris avec l'adulte. Par là, ce dernier a pouvoir de soutenir ou de briser l'élan par lequel le jeune être s'insère dans l'existence et sa garantie, accordée ou refusée, viendra jouer un rôle décisif dans le développement de l'enfant. En d'autres termes, faute de trouver en autrui les repères d'une structuration de son être, l'enfant pourra être amené à "psychotiser". Ses symptômes, comme le souligne Lacan, prendront alors valeur de réponse "à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale"[16] . L'enfant ne sera plus cette fois l'élément causal du malaise familial; il en constituera l'expression même: il est en quelque sorte malade de sa famille.

Encore faut-il rendre compte dans ce dernier cas de ce qui chez l'enfant même laisse prise à une telle problématique, à moins que l'on ne croie à une sorte d'automatisme inéluctable que la clinique infirme. Quoi qu'il en soit, les parents seront toujours responsables, au sens où ils confèrent à l'enfant la personne par procuration; ils ne seront en aucun cas coupables. Trop longtemps, malheureusement, la confusion des deux registres a été effective dans les esprits. Si les parents vivent, de fait, toujours quelque chose de l'ordre d'une culpabilité dont on doit tenir compte sans chercher à l'accentuer, il s'agit surtout de les restaurer dans une responsabilité qui demeure précisément difficile à exercer.

---

16 . Lacan J. Texte 1 (sur le symptôme de l'enfant) en annexe à Aubry J. *Enfance abandonnée*, Paris, Scarabée, 1983 (repris dans *Ornicar?*, 37, 1986).

En définitive, les psychoses infantiles ne posent pas foncièrement la question du désir, contrairement à ce qui se trouve ordinairement affirmé. Pour la théorie de la médiation, les névroses seules sont à rapporter spécifiquement à la problématique du désir. Les psychoses, qu'elles se manifestent chez l'adulte ou chez l'enfant, interrogent ce qui fonde l'identité, l'être même, sachant donc que les deux problématiques sont dissociables, même s'il est vrai qu'elles interfèrent. C'est dire que le symptôme psychotique ne saurait être compris comme pure jouissance du fait d'un non-accès au refoulement. En vérité, chez le psychotique, "ça désire" très exactement comme "ça parle", si je puis dire; de telle sorte que, de même que pour le langage, la cause des troublantes particularités qui se manifestent au niveau du désir n'est pas à chercher dans le désir lui-même.

Ainsi, chez l'enfant, le fameux "objet psychotique", sur lequel il a été beaucoup écrit et que les lacaniens saisissent comme hautement "condensateur de jouissance", a avant tout pour fonction de maintenir une certaine forme d'identité, c'est-à-dire de fixité. De même que l'enfant fige l'élément de langage dans un certain sens sans méconnaître pour autant l'impropriété qui le fonde, de même il rend immuable l'expression du désir, tendant à lier ce dernier à une seule satisfaction, tout en éprouvant cependant la perte qui l'instaure. C'est pour la même raison qu'il va par ailleurs conférer aux portes, aux interrupteurs d'éclairage, aux chasses de cabinet, etc. une utilisation précise : les objets ne doivent avoir qu'une fonction, les plus fascinants étant précisément constitués par ces machines qui autorisent une répétitivité sans fin.

Dès lors, la dissociation que propose la théorie de la médiation entre les plans de la personne et du désir (ou de la norme, selon sa terminologie), mais également du signe (où trouve à se fonder spécifiquement le langage) et de l'outil (rendant compte de la technique, autre modalité de l'humain) conduit à faire éclater une dimension du Symbolique trop globalisante. Le langage (qu'on ne peut lui-même identifier au désir) ne rend pas compte en tout cas de 1a totalité du phénomène humain dans ce qui le spécifie.

La psychose oblige incontestablement à saisir que la dimension de l'être, ou de l'identité, n'est pas réductible au langage. Les psychoses infantiles, dont on ne peut finalement nier l'originalité par rapport aux psychoses adultes, interrogent plus précisément le processus de l'incorporation, c'est-à-dire ce qui permet la clôture ou la concentration du corps saisi dès lors dans une acception très précise que traduit mieux le terme de soma. L'approche thérapeutique doit en tenir compte: elle ne saurait se fonder, à proprement parler, sur le seul registre du verbal.